

« Le soir de ce même jour, qui était le premier de la semaine, alors que, par crainte des autorités religieuses, les portes de la maison où se trouvaient les disciples étaient verrouillées, Jésus vint. Il se tint au milieu d'eux et leur dit : « La paix soit avec vous... »

Alors que le Conseil fédéral a initié, jeudi dernier, le début du déconfinement dans lequel nous nous trouvons depuis maintenant 5 semaines, tentant d'articuler à la fois la sortie et l'après-confinement, ces paroles de l'Évangile, proposées pour ce dimanche nous interpellent. Pourquoi ?

Peut-être, et tout d'abord, parce que ces lignes relatent un confinement, nous révélant d'emblée qu'en somme, le confinement que nous vivons en ce moment n'est pas le premier de l'histoire, qu'il y en a eu d'autres et, qu'en tous les cas, il y en a eu un à l'aube de notre foi.

1) Pour aller vite, on pourrait même dire que notre foi est née au cœur d'un confinement.

Ce sera mon premier point.

Dès lors nous pouvons peut-être en apprendre quelque chose et pourquoi pas, modestement, à partir de notre démarche de foi, participer à la réflexion actuelle et apporter notre petite pierre à l'édifice.

A y regarder de plus près, de quoi est constitué le confinement relaté dans notre récit ?

On y découvre qu'il est fait de peur. Le mot grec utilisé ici est celui qui, en français, a donné « phobie ».

Peur de qui ? Des autorités religieuses qui, à l'époque, étaient représentées par les juifs. Cela signifie que les disciples - la première communauté chrétienne - étaient confinés par crainte des représentants d'une foi très proche de la leur, dont ils étaient issus et dont ils avaient commencé à s'émanciper.

Y aurait-il là comme un indice que ce qui enferme vient rarement de très loin ?

Les disciples s'étaient émancipés en suivant un type qui leur a révélé une forme d'aboutissement de la démarche de foi.

Mais voilà que leur maître, dont ils avaient perçu comme un appel, une aspiration, une ouverture à plus grand que soi - et en même temps un rendez-vous au plus intime et au plus vrai de soi - ce maître venait de subir un refus le plus absolu, l'humiliation et le mépris les plus infâmes : la mort sur le gibet de la croix.

Le courant de pensée et de foi, à sa façon dominant, celui qui, avec le temps, avait réussi à se faire une place de religion licite, venait d'avoir eu raison du mouvement embryonnaire auquel ils avaient adhéré. Pour eux il avait été un véritable appel d'air.

On comprend dès lors la réaction de peur des disciples et sa conséquence : le confinement ,

« ...toutes portes de la maison où ils se tenaient verrouillées ».
Il est, à sa façon, une démarche de protection et de survie.

Ce confinement pourrait d'ailleurs n'être qu'un pâle reflet de celui vécu par leur maître mis, quant à lui, dans un tombeau.

Alors, à l'instar du tombeau vide, qui provoque et interroge le confinement des disciples, ici, notre récit pourrait être alors une sorte de question qui nous est adressée par rapport à tous les enfermements, à toutes les protections que nous choisissons ou non, que nous nous imposons ou nous laissons imposer.

Dans la Bible, les disciples ont suivi Jésus – dont le nom signifie « Dieu sauve », ils ont suivi l'appel à la Vie ; ils lui ont emboîté le pas, en tous cas lorsque celui-ci avait le vent en poupe... Cela leur a apporté du bien, mais cela les a aussi mis en difficulté, notamment celle d'être amenés à quitter les sentiers battus, à fréquenter des païens et des malfamés, des malades (malades de quoi ?) et des impurs - ceux vers lesquels le « Juste », le vrai, la vie les entraînaient.

Ils ont néanmoins osé !

A quel moment alors et pour quelle raison leurs enfermements, leur auto-confinement, volontaires ou imposés, ont-ils repris leurs droits ?

Qu'est-ce qui fait qu'à titre individuel, ou en société, nous risquons quelques pas... de vie, avant de vite rebrousser chemin vers des acquis.

Ou qu'est ce qui fait qu'un élan de vie, souvent risqué il est vrai, soit si vite rattrapé par le besoin d'en faire un acquis ?

Et qu'arrive-t-il pour qu'à un moment donné, si souvent malheureusement, un acquis devienne un instrument de peur, pour apaiser l'angoisse de quelques-uns ?
Singulièrement, ceux-ci risquent même de développer leur acquis en outil d'asservissement des autres à leur propre peur.

A ce titre, que dit le confinement (que nous vivons en ce moment) de tous nos enfermements – choisis, consentis ou subis ces dernières années voire ces dernières décennies ?

De quels refus antérieurs, raisonnables, coupables ou intéressés, ce confinement de plus de 3 milliards d'individus aujourd'hui est-il l'indice ?

2) Mon deuxième point est liée au fait que, dans notre passage biblique il est précisé qu'au coeur de ce confinement des disciples, JESUS VINT.

Quel corps convenait-il d'avoir à ce moment là pour pénétrer à l'intérieur du confinement des disciples/ et se tenir au milieu d'eux ? Je ne le sais pas.

Mais j'imagine volontiers que, pour habiter, transfigurer un enfermement de ce type, il convenait d'avoir une dimension d'un autre ordre, ce que l'auteur de l'Evangile de Jean traduit à sa façon par « l'élévation de Jésus ».

On remarquera que, dans l'enfermement dans lequel se trouvaient les disciples, ils n'étaient plus à même d'en ouvrir les portes, alors même qu'ils en détenaient les clés... tout au moins matériellement...

Lorsqu'on a trop sacrifié à la peur - et à l'autoprotection qui en résulte – cela peut devenir très enfermante et empêcher de concevoir qu'il puisse y avoir une sortie..

On constate que les disciples ne sont même plus en mesure d'envisager un appel à l'aide. Ils sont au bout d'un processus, comme au fond d'un tombeau .

Or c'est à cet endroit et à cet instant précis qu'il est indiqué que Jésus vient.

L'inconcevable pour l'esprit humain ne peut lui venir que de l'extérieur et de façon inattendue.

Il est précisé que Jésus vient et que le premier mot prononcé à ce moment-là est « PAIX » shalom.

Avant d'envisager ou de pouvoir concevoir quoi que ce soit d'autre... la paix !

Sans elle, pas de liberté, pas d'écoute, pas de réflexion, pas de foi même !
Ni d'ailleurs de retour en arrière véritable, ni de nouveauté possible.

Jésus annonce la paix – première - d'un premier jour de la semaine, au coeur de tous les enfermements : ceux liés à l'échec, à l'abandon, à la délation, à la fuite, au crime ou à l'indifférence
Enfermement de tous les grands prêtres,
de tous les Pilates, de tous les disciples,
de tous les spectateurs – médusés ou impuissants face à la vie qui se déroule devant eux...

La paix résonne à cet endroit précis.

Au matin de Pâques, Jésus est sorti du confinement de son tombeau pour apporter la paix au coeur de tous les tombeaux de l'humanité.

C'est par elle que tout recommence ici !

Paix avec les autres, paix avec soi, paix avec Dieu.

Cette paix est donnée ! Et elle l'est au sein de la première communauté rassemblée.

Elle est répétée deux fois, comme s'il fallait l'entendre plusieurs fois.

Elle sera même redite une troisième fois, lorsque Thomas est admis au coeur de cette communauté.

Au sein de celle-ci, Thomas représente le droit de ne pas avancer au même rythme que les autres , de n'avoir pas les mêmes besoins – en somme le droit de rester très humain, et de douter.

Ce qui frappe, c'est qu'après être venu, après avoir apporté la paix, et, sans qu'il ne lui soit rien demandé, Jésus prend l'initiative de montrer ses mains et son côté (rappel de Jean 19,34).

Il est vrai qu'à ce moment du récit les disciples n'étaient plus en mesure de demander ou d'envisager quoi que ce soit.

C'est alors que Jésus prend l'initiative... de leur montrer ses plaies - pas son nouveau corps ou son nouveau costume qui cacheraient ses plaies.

Non, Jésus montre ses plaies !

Les plaies résultant d'une initiative qui a enthousiasmé les foules avant de représenter une menace pour les autorités religieuses et, comme telle, d'être balayée..

3) « *En voyant le Seigneur, les disciples furent tout à la joie...* »

C'est mon troisième point.

A la joie de quoi ?

A la joie d'avoir vu des blessures profondes auxquelles ils avaient contribué à leur manière ?

A la joie de pouvoir envisager la suite, malgré ou avec les blessures ?

Ou encore à la joie conjuguée de la venue de Jésus, de la paix donnée et des blessures montrées ?

Ce qu'on découvre dans le texte est que l'on peut être dans la joie sans que, nécessairement, tous les problèmes soient réglés, que toutes les blessures soient cicatrisées.

D'ailleurs la joie est-elle seulement la conséquence d'un acte ?

La vraie joie n'est-elle pas toujours inopinée, et à chaque fois, reçue tel un cadeau ?

L'Evangile précise à cet endroit que Jésus souffla sur eux.

Ce que Jésus fait là rappelle singulièrement le moment où, dans le récit de la Création, après avoir modelé l'humain avec de la poussière du sol, Dieu a insufflé dans ses narines l'haleine de vie : Et ainsi l'humain est devenu vivant, un être vivant (Genèse 2,7)

Ici, dans l'Evangile de Jean le souffle de Pentecôte est donné le jour même de Pâques.

Le souffle, l'haleine de vie, la présence indicible ouvrent, à cet instant précis, un nouveau possible de la vie :

Le Souffle met fin aux arrêts, aux enfermements, aux confinements - même les plus extrêmes.

Comment le fait-il ?

Après leur avoir donné l'Esprit, Jésus poursuit avec le thème du pardon.

N'est-il pas singulier que le premier acte du déconfinement de la mort, de ce qui est mortifère, s'articule ici autour du pardon :

- pardon à l'autre, à celui qui pense autrement, au coupable ?
- pardon à Dieu qui a laissé ou laisse faire ?
- pardon à soi d'avoir contribué sans participer, de n'être pas intervenu, de n'avoir pas osé intervenir, d'avoir été solidairement complice ?
- pardon peut-être même... de ne pas arriver à pardonner ?

A ce propos, on retiendra juste que, dans les paroles de Jésus « *à ceux à qui vous remettrez les péchés, ils leur seront remis. Ceux à qui vous les retiendrez ils leur seront retenus* ».

En grec, dans cette phrase, le temps du verbe « remettre » est celui d'un temps dit de l'accompli, alors que le temps du verbe « retenir » est un présent – un présent que l'on pourrait qualifier de « présent inaccompli ».

Cela pourrait laisser entendre que, là où il y a pardon, c'est à chaque fois comme un accompli instantané, tandis que là où il y a retenue – non pardon – cela prend du temps et peut durer longtemps.

Je pourrais poursuivre, mais il m'appartient de clore, un peu comme l'Évangile de ce dimanche, en retenant ce qui m'a paru essentiel pour accompagner notre démarche de foi de ce jour.

Dès lors et pour les reprendre brièvement, mes questions :

Notre récit ne nous inviterait-il pas, à l'occasion de ce confinement - et surtout au moment où l'on commence à le lever - à sonder et interroger tous les enfermements qui se sont, peu à peu, imposés, installés dans nos vies - à petite échelle ou à grande échelle - enfermements auxquels nous avons succombé, acquiescé, sacrifié... qu'importe ?

Lorsque le confinement lié au Covid-19 sera levé, dans quelle mesure tous les confinements - dont celui lié à ce virus pourrait n'être qu'un pâle reflet - auront-ils été visités, ne serait-ce que par une petite brise, un petit souffle d'air, une présence qui accueille et qui libère ?

N'y aurait-il pas là une clé pour ne pas reprendre tout comme avant ?

Pour les chrétiens, cette présence qui vient, qui nous accompagne tout au fond de nos tombeaux pour nous en libérer, c'est le Christ. Et pour vous ? (Pour toi ?)

Se pourrait-il que parmi les grands tombeaux qui nous tiennent enfermés il y ait en premier lieu celui de la peur et, en lieu ultime, celui de la difficulté à pardonner ?

Finalement, sommes-nous en mesure d'entendre et de croire que nous sommes promis à la joie, même à une *joie parfaite* (Jean 14, 11) et que, depuis le matin de Pâques, cette joie nous est offerte jusqu'au cœur des blessures, et même en dépit d'elles, par le Ressuscité, le Christ, le Vivant ?

Amen